

CANADIAN
MUSEUMS
ASSOCIATION

ASSOCIATION
DES MUSÉES
CANADIENS

M

SEPTEMBER/OCTOBER • 2018 • SEPTEMBRE/OCTOBRE

The tech issue

Le numéro technique

Cryptocurrencies, Virtual Reality and Chatbots

Cryptomonnaies, réalité virtuelle et agents conversationnels

Expanding the Voices of Fort Calgary

Augmenter les voix au Fort Calgary

+

Interview — Lubomyr Luciuk

Entrevue — Lubomyr Luciuk

Professor / *le professeur*

Lubomyr Luciuk

Uncovering a Canadian Injustice

Lubomyr Luciuk is a professor in the department of politics and economics at the Royal Military College of Canada, in Kingston. A prolific author, Dr. Luciuk remains active in the Ukrainian Canadian Civil Liberties Association and has served as a member of the Immigration and Refugee Board of Canada (1996-1998) and the Parole Board of Canada (2013-2016).

Many Canadians know about the wrongs done to Japanese during the Second World War but few have heard about Canada's first national internment operations. You have been researching and recalling this historic injustice for several decades. How did you first learn about it?

I like to think it was due to providence. I was working on my master's thesis at Queen's University. My professors, Dr. Peter Goheen, and the late Dr. Richard Pierce, encouraged me to collect oral histories about the human geography of the Ukrainian community. One day I was interviewing Mrs. Charitoniuk, an interwar immigrant, and asked if any Ukrainians were in Kingston during

Lever le voile sur une injustice commise au Canada

Lubomyr Luciuk est professeur au Département de politique et d'économie du Collège militaire royal du Canada, à Kingston. Auteur prolifique, M. Luciuk demeure actif au sein de l'Association ukrainienne-canadienne des droits civils (UCCLA); il a été membre de la Commission de l'immigration et du statut de réfugié du Canada (1996-1998) et de la Commission des libérations conditionnelles du Canada (2013-2016).

De nombreux Canadiens sont au fait des torts causés aux Canadiens d'origine japonaise durant la Deuxième Guerre mondiale, mais peu de gens ont entendu parler de la première opération nationale d'internement menée au Canada. Vous étudiez et faites connaître cette injustice historique depuis des décennies. Comment en avez-vous appris l'existence?

Je me dis que c'est un coup de la providence. Je préparais mon mémoire de maîtrise à l'Université Queen's quand mes professeurs, Peter Goheen et Richard Pierce, m'ont encouragé à recueillir des histoires orales liées à la géographie humaine de la communauté ukrainienne.



Interned Madonna
statue by John Boxtel,
located at Spirit Lake
(now Lac Beauchamp),
Quebec.

Statue de la Madone de
l'internement par John
Boxtel, située à Spirit
Lake (maintenant Lac
Beauchamp), Québec.

Photo — UCCLA.



"In the enclosure,"
Ukrainian internees
at Castle Mountain,
Banff National Park.

« Dans l'enceinte »,
Ukrainiens détenus au camp
d'internement de Castle
Mountain, parc national de
Banff.

Photo — Glenbow Museum and Archives

the First World War. She remembered Nick Sakaliuk. I found him in Toronto on 14 February 1978. He explained he arrived in Kingston in September 1914 and was in Fort Henry. Quite naively, I asked if he had been a labourer brought to repair the fortifications? No, he said, "I was a prisoner of the Fort." I was quite dumbfounded. I was born in Kingston but had no idea Fort Henry was Canada's first permanent internment camp for "enemy aliens." Our small Ukrainian community sometimes organized picnics on Fort Henry hill after church on Sundays. Yet no one knew Ukrainians had been interned in Canada — and I was certainly never taught this in high school, or even at Queen's. Sakaliuk, with just a few words, exposed an historic injustice, a crippling legacy. That's how it all began, 40 years ago!

How did this encounter translate into you becoming a public intellectual engaged in securing redress and recognition?

I included a transcript of the Sakaliuk interview as an appendix to my thesis, and prepared a booklet *Internment Operations: The Role of Old Fort Henry in World War One*. But a decade passed before I came back to this issue.

Un jour, alors que j'interviewais Mme Charitoniuk, une immigrante arrivée pendant l'entre-deux-guerres, je lui ai demandé s'il y avait des Ukrainiens à Kingston pendant la Première Guerre mondiale. Elle s'est souvenue de Nick Sakaliuk, et j'ai retrouvé celui-ci à Toronto le 14 février 1978. Il m'a expliqué qu'il était arrivé à Kingston en septembre 1914 et se trouvait à Fort Henry. En toute naïveté, je lui ai demandé s'il y travaillait à réparer les fortifications. « Non, m'a-t-il répondu, je me trouvais au Fort comme détenu. » J'étais estomaqué. Je suis né à Kingston, mais j'ignorais totalement que Fort Henry avait été le premier camp d'internement permanent au Canada pour les « sujets d'un pays ennemi ». Notre petite communauté ukrainienne y organisait parfois des pique-niques sur la colline après la messe le dimanche. Et pourtant, personne ne savait que les Ukrainiens avaient subi un internement au Canada — du moins, on ne me l'avait jamais enseigné à l'école, ni même à l'université. Avec ces quelques mots, Nick Sakaliuk venait de lever le voile sur une injustice historique, un héritage accablant. C'est ainsi que tout a commencé, il y a 40 ans!

Comment cette rencontre a-t-elle fait de vous un chercheur engagé publiquement dans un processus de reconnaissance et de réparation?

J'ai joint une transcription de l'entrevue de M. Sakaliuk en annexe de mon mémoire et préparé une brochure intitulée *Internment Operations: The Role of Old Fort Henry in World War One*, mais une dizaine d'années se sont écoulées avant que je revienne à cette question. J'ai plutôt orienté mes recherches au doctorat sur l'immigration des réfugiés ukrainiens après la Deuxième Guerre mondiale — la

Instead I focused on the post-Second World War immigration of Ukrainian refugees — my parents' generation — doctoral research eventually leading to *Searching for Place: Ukrainian Displaced Persons, Canada and the Migration of Memory* (University of Toronto Press, 2000).

Bogus allegations bandied about in the media claiming “thousands” of “Nazi war criminals” were hiding in Canada, the very same Displaced Persons (DPs) whose experiences I had spent several years studying, also distracted me. I was all but press-ganged into the Civil Liberties Commission (CLC), a task force cobbled together by the Ukrainian Canadian community to challenge these enervating charges before the Commission of Inquiry on War Criminals, headed by the late Justice Jules Deschênes.

From 1984 into 1987 I was a postdoctoral fellow in the department of geography at the University of Toronto and all but totally immersed in a rancorous public debate. There were some good aspects — I was privileged to work alongside the late John Sopinka who later become a distinguished member of the Supreme Court of Canada. Together we fought a just war against the miasma generated at the time, in part by Soviet agents of influence and fellow travellers in the West, challenging what we'd today call “fake news.”

génération de mes parents —, ce qui a plus tard mené à la publication de *Searching for Place: Ukrainian Displaced Persons, Canada and the Migration of Memory* (University of Toronto Press, 2000).

Mon attention a alors été détournée par des allégations sans fondements lancées dans les médias selon lesquelles des « milliers » de « criminels de guerre nazis » se terraient au Canada : on parlait de ces mêmes personnes déplacées dont je venais d'étudier le vécu pendant des années. Je n'avais d'autre choix que de m'engager dans la Commission des droits civils (CLC), un groupe de travail mis sur pied par la communauté ukrainienne-canadienne pour contester ces accusations accablantes devant la Commission d'enquête sur les criminels de guerre, dirigée par le juge Jules Deschênes.

Pendant mes études postdoctorales au Département de géographie de l'Université de Toronto de 1984 à 1987, je me suis retrouvé au cœur d'un débat public acrimonieux. Le point positif, c'est que j'ai eu le privilège de collaborer avec John Sopinka, qui s'est par la suite distingué en qualité de membre de la Cour suprême du Canada. Ensemble, nous avons combattu légitimement une situation de chaos qui avait été créée à l'époque, en partie par des voyageurs et agents d'influence soviétique à l'Ouest, en dénonçant ce qu'on appelle aujourd'hui des « fausses nouvelles ».



L. to r.: UCCLA director of research Dr. Lubomyr Luciuk, Spirit Lake internee camp survivor Mary Manko Haskett, and UCCLA chairman John B. Gregorovich on Parliament Hill, 1993.

De g. à d. : Lubomyr Luciuk, le directeur de la recherche de l'UCCLA, Mary Manko Haskett, une survivante du camp d'internement de Spirit Lake, et John B. Gregorovich, le président de l'UCCLA, sur la Colline du Parlement, 1993.

Photo — F. Monte.

We were not surprised when, finally, the Deschênes Commission confirmed that there weren't "thousands" of "Nazi war criminals" in Canada, never had been, with all allegations to the contrary nothing but "grossly exaggerated" claims made by special interest groups. Ottawa likewise accepted our position that anyone found in Canada accused of being a war criminal should be brought to trial in a Canadian criminal court of law, regardless of that person's ethnic, religious or racial identity or when or where they allegedly committed the war crime. This "Made in Canada" solution was actually the CLC solution. Unfortunately, this intelligent remedy was never applied to the few Soviet war criminals later exposed in Canada and some folks still blather on about how "thousands of Nazis" managed to sneak into Canada after the war, all utter balderdash — but that is another matter.

Interesting, but how is this relevant to the internment story?

Once the Deschênes Commission was behind us, the CLC was unceremoniously disbanded, but, under the inspired leadership of the late John B. Gregorovich, re-created itself in 1986-1987 as the Ukrainian Canadian Civil Liberties Association, with yours truly as director of research.

This happened just as the National Association of Japanese Canadians brought its campaign for redress to a close. Based on that precedent, I convinced UCCLA to champion a Ukrainian Canadian claim. And we persisted, for decades, despite the deniers and naysayers. When royal assent was given to *Bill C 331 — The Ukrainian Canadian Restitution Act*, in November 2005, we scored a major victory. This was a private member's bill tabled by the Conservative MP for Dauphin-Swan River-Marquette, Inky Mark, a Chinese Canadian whose family had been forced to pay the Head Tax, a good friend then and since, who understands the deleterious impact of racism and xenophobia on ethnic minorities in Canada.

Finally, in May 2008, the Conservative Harper government, as represented by Jason Kenney, then Minister of Multiculturalism, agreed to establish a Canadian First World War Internment Recognition Fund (CFWWIRF) with \$10 million in "symbolic redress." I signed the settlement agreement for UCCLA. Appropriately, this happened in the Stanley Barracks, once a 'receiving station' for 'enemy aliens,' located at Exhibition Place, Toronto.

Since then, the CFWWIRF's Endowment Council has been supporting commemorative and educational initiatives recalling Canada's first national internment operations, for example funding a permanent exhibition in the *Canada History Hall* of the Canadian Museum of History, unveiled on Canada Day, 2017.

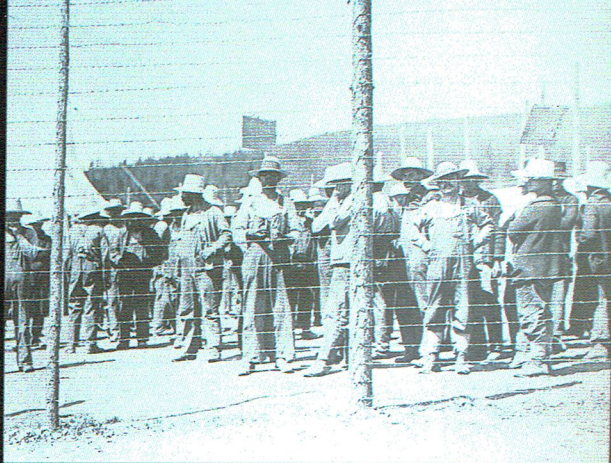
Nous n'étions donc guère étonnés quand, en fin de compte, la Commission Deschênes a confirmé qu'il n'y avait jamais eu des « milliers » de « criminels de guerre nazis » au Canada, et que toute allégation à l'effet contraire était « grossièrement gonflée » et formulée par des groupes d'intérêt. Ottawa a aussi accepté notre position selon laquelle toute personne accusée de crime de guerre au Canada devrait être traduite en justice devant un tribunal pénal canadien, sans égard à son identité ethnique, religieuse ou raciale, ou au moment et au lieu du crime de guerre qui aurait été commis. Malheureusement, cette solution « canadienne », qui émane en fait de la CLC, n'a jamais été appliquée aux quelques criminels de guerre soviétiques qui ont plus tard été dénoncés au Canada, et certains parlent toujours à tort et à travers des « milliers de nazis » qui sont arrivés furtivement au pays après la guerre... Un pur non-sens — mais ça, c'est une autre histoire.

Tout cela est passionnant, mais quel est le lien avec la question de l'internement?

Une fois la Commission Deschênes derrière nous, la CLC a été démantelée promptement. Sous l'inspiration et la conduite de John B. Gregorovich, le groupe s'est reformé en 1986-1987 sous le nom d'Association ukrainienne-canadienne des droits civils, à laquelle je me suis joint à titre de directeur de la recherche.

Au même moment, l'Association nationale des Canadiens d'origine japonaise menait à bien sa campagne de réparation. En me fondant sur ce précédent, j'ai persuadé l'UCCLA de présenter une demande de réparation pour la communauté ukrainienne-canadienne. Et nous avons persisté pendant des dizaines d'années, n'en déplaise aux négateurs et aux détracteurs. Quand la sanction royale a été donnée en novembre 2005 au projet de loi C-331, la *Loi sur l'indemnisation des Canadiens d'origine ukrainienne*, ce fut une victoire importante pour nous. Ce projet de loi d'initiative parlementaire a été présenté par un bon ami, le député conservateur de Dauphin-Swan River-Marquette. Inky Mark, un Canadien d'origine chinoise dont la famille a été forcée de payer la taxe d'entrée, comprenait bien les conséquences néfastes du racisme et de la xénophobie sur les minorités ethniques au Canada.

Enfin, en mai 2008, le gouvernement conservateur de Harper, représenté par Jason Kenney, le ministre du Multiculturalisme de l'époque, a convenu d'établir un Fonds canadien de reconnaissance de l'internement durant la Première Guerre mondiale de 10 millions de dollars destiné à une « réparation symbolique ». J'ai moi-même signé l'accord de règlement pour l'UCCLA. Comme il se doit, l'événement s'est déroulé à la caserne Stanley située à Exhibition Place à Toronto, lieu qui a servi jadis de « station d'interception » des « sujets d'un pays ennemi ».

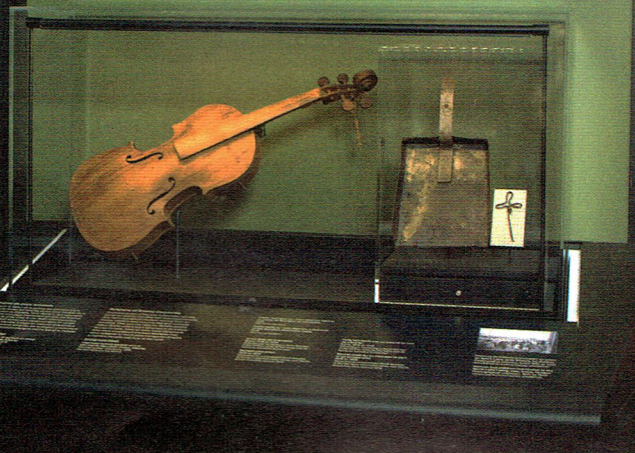


The Ukrainian-Canadian internment is highlighted in the new Canada History Hall at the Canadian Museum of History.

Photo — © Canadian Museum of History

L'internement ukraino-canadien est mis en évidence dans la nouvelle salle de l'histoire du Canada au Musée canadien de l'histoire.

Photo — © Musée canadien de l'histoire



A story almost no one knew about in 1978 is now told in our nation's most important history museum. Interestingly, its CEO is Mark O'Neill, whom I first met years ago as I wandered about presenting UCCLA's case before often indifferent and sometimes ignorant politicians, even before a few whose prejudices were barely cloaked. Happily, O'Neill took a more enlightened perspective. So today the story of Canada's first national internment operations is included in our country's most impressive history museum, visited annually by millions. The truth won out.

These internment operations took place a century ago so there couldn't have been many people alive even when you began your research — did you speak to other internees?

Yes, and my very next conversation actually set the tone for the Ukrainian Canadian redress campaign. When I was still at the University of Alberta I met Bohdan Kordan, and in 1988, we co-authored "And who says time heals all?" for *The Globe and Mail*. Soon after Mary Manko Haskett called. Born in Montreal, her family had been transported into Quebec's Abitibi region, to Spirit Lake. That camp mostly held men but some women and children too, rounded up from St. Michael's Ukrainian Greek Catholic parish. Mary recalled these traumas, including her younger sister Nellie's death. But what bothered her most was that her children did not believe her story since, like me, they were never taught

Depuis, le Fonds de reconnaissance de l'internement a soutenu diverses initiatives éducatives et commémoratives rappelant la première opération d'internement du Canada, par exemple en finançant une exposition permanente dans la salle de l'Histoire canadienne du Musée canadien de l'histoire, qui a été inaugurée le 1^{er} juillet 2017.

Cette histoire, qu'à peu près personne ne connaissait en 1978, est maintenant racontée au plus important musée d'histoire au pays. J'avais d'abord rencontré Mark O'Neill, le président-directeur général du musée, il y a des années, quand j'allais ici et là présenter la cause de l'UCCLA à des politiciens souvent indifférents, parfois ignorants ou, dans quelques cas, cachant à peine leurs préjugés. Par chance, M. O'Neill a adopté une perspective plus éclairée. Ainsi, l'histoire de la première opération nationale d'internement du Canada a maintenant sa place au plus important musée d'histoire au pays, qui attire chaque année des millions de visiteurs. La vérité a fini par s'imposer.

Cette opération d'internement a eu lieu il y a un siècle; il ne devait plus rester beaucoup de témoins vivants quand vous avez commencé votre recherche. Avez-vous pu parler à d'autres personnes envoyées aux camps d'internement?

Oui. L'entretien qui a suivi a en fait donné le ton à la campagne de réparation de la communauté ukrainienne-canadienne. Quand j'étais encore à l'Université de l'Alberta, j'ai rencontré Bohdan Kordan. En 1988, nous avons écrit ensemble l'article « And who says time heals all? » pour le *Globe and Mail*. Peu de temps après, Mary Manko Haskett m'a appelé. Née à Montréal, elle avait été transférée avec sa famille à Spirit Lake, en Abitibi au Québec. Ce camp comptait surtout des hommes, mais quelques femmes et enfants s'y trouvaient aussi, qui provenaient de la paroisse catholique grecque ukrainienne St. Michael. Mary a évoqué ce traumatisme, dont la mort de sa petite sœur Nellie. Ce qui la tracassait le plus, c'est que ses enfants mettaient en doute son histoire, car, comme moi, ils n'avaient rien entendu de tel à l'école. Ils ont même apporté un atlas à leur mère,



Women and children
at Spirit Lake
internment camp.

Photo — Library and
Archives Canada.

Des femmes et des
enfants au camp
d'internement de
Spirit Lake.

Photo — Biblio-
thèque et Archives
Canada

it in school. They even brought her an atlas, asking her to point out Spirit Lake. But the place-name had been changed to Lac Beauchamp. So Mary's children doubted her! After the op-ed appeared, Mary became chairwoman of UCCLA's National Redress Committee and her daughter, Fran Haskett, would, for years, help with the cause; in 2001 we placed John Boxtel's evocative statue, *Interned Madonna*, at Spirit Lake.

More importantly, Mary insisted our campaign "should be about memory, not money." She did not expect Canadians today to apologize for what happened decades ago. And she wasn't looking for a pay-out for herself or any descendants. She felt that if the wrongs done to her family had been remembered than perhaps other people would not have suffered as much during the Second World War or Quebec Crisis, under the very same *War Measures Act* first deployed against Ukrainians and other Europeans in August 1914. Mary appreciated the need for remaining vigilant in defence of civil liberties and human rights in periods of domestic and international crisis. What's truly wondrous is that, in the autumn of 2020, on the 100th anniversary of the end of Canada's first national internment operations, and 50th anniversary of the FLQ crisis, the Canadian Museum of History, partnering with the Canadian Museum for Human Rights will unveil a major exhibit on this very theme — an idea I proposed but one fundamentally reflecting Mary's prescription — reminding us why it remains important to remember what was done to people like the Mankos, without just cause. When Mary's gift is accepted I know Canada will become an even better place than it already is and when that happens my work will be done. **M**

nationale de l'UCCLA; sa fille, Fran Haskett, a apporté sa contribution à la cause pendant des années. En 2001, nous avons érigé à Spirit Lake la statue évocatrice de John Boxtel intitulée *Interned Madonna*.

Surtout, Mary insistait pour que la campagne « soit une question de commémoration, et non d'argent ». Elle ne s'attendait pas à ce que les Canadiens présentent des excuses aujourd'hui pour des faits qui ont eu lieu il y a des décennies. Elle ne cherchait pas non plus une compensation financière pour elle-même ou pour les descendants. Elle estimait plutôt que, si on s'était souvenu des torts causés à sa famille, des souffrances auraient peut-être été épargnées à d'autres pendant la Deuxième Guerre mondiale et la crise d'Octobre, quand a été décrétée cette même *Loi sur les mesures de guerre* qui avait d'abord été utilisée contre les Ukrainiens et d'autres Européens en août 1914. Mary reconnaissait la nécessité de demeurer vigilants pour défendre les droits civils et les droits de la personne en période de crise nationale ou internationale. Le plus merveilleux, c'est que, pour le 100^e anniversaire de la fin de la première opération d'internement du Canada et le 50^e anniversaire de la crise du FLQ, le Musée canadien de l'histoire présentera à l'automne 2020, en partenariat avec le Musée canadien des droits de la personne une exposition majeure sur ce thème. J'ai suggéré cette idée en reflétant essentiellement la proposition de Mary, pour que nous n'oublions pas pourquoi il importe de se rappeler ce que la famille Manko a injustement subi. Quand la proposition de Mary sera acceptée, je sais que notre pays n'en sera que meilleur. Quand ça sera le cas, j'aurai fait mon travail. **M**

uccla.ca
internmentcanada.ca

uccla.ca
internmentcanada.ca